

glais les renseignements suivants qui pourraient être utiles aux ménagères de la campagne :

“ Ce n'est pas assez de bien laver les patates, changez-les d'eau pendant qu'elles cuisent. Nous avons vérifié que ce mode de cuisson était de beaucoup préférable à celui que nous avions jusqu'alors employé. Les patates sont d'un goût plus délicat et sont plus saines, puisqu'elles sont déchargées de ce jus amer qui découle d'une patate crue.

“ Par suite de ce conseil, nous avons défendu qu'on donnât aux animaux de basse-cour et autres l'eau dans laquelle ces légumes avaient cuisés. Donnez pendant quelques jours, à un animal des patates écrasées dans l'eau qui a servi à les faire cuire et il maigrira. Quelques jours après que vous l'aurez soigné avec des nourritures malsaines, donnez-lui quelques repas de patates bien lavées et cuites en deux eaux : vous le verrez bientôt devenir plus charnu et se maintenir sans grands frais dans un bel état.”

FIRMIN H. PROULX

Connaitre la qualité des graines.

Pour connaître la graine d'oignon, de melon, etc., qui mérite d'être enseignée, la pratique assez générale est de mettre tremper une poignée de ces graines dans un verre ou tout autre vase haut de bord, et de ne semer que celles de ces graines qui demeurent au fond après avoir trempé pendant une heure. Celles qui surnagent ne valent rien.

Il est bon de laisser tremper les graines de citrouille, de melon, etc., avant de les mettre en terre. Par là on hâte la germination. On emploie à cet effet de l'eau tiède.

LE CULTIVATEUR NÉGLIGENT — CHEMINS PUBLICS — La négligence d'un cultivateur lui est plus dommageable que ne lui seront tous les fleaux du ciel ; car Dieu lui a donné les moyens de s'en garantir, il néglige ces moyens s'il ne les connaît pas, et bien souvent il ne les connaît pas parce qu'il a négligé de les apprendre.

Comme on le voit communément, faute d'un clou, un fer se perd, faute d'un fer le cheval tombe, le cheval en tombant renverse la voiture, et la voiture, son conducteur qui se blesse ; ainsi une personne effrayée, deux en pleurs, une blessée, une voiture brisée, un cheval estropié..... et tout cela pour un clou qu'on a négligé de remplacer.

Il en est ainsi quant à l'entretien des chemins, qui dans certaines paroisses font la honte des cultivateurs, sans en excepter la paroisse de Ste. Anne à l'égard de laquelle les étrangers, avec beaucoup de raison, font des remarques bien méritées mais fort déplaisantes. On donne pour excuse que la paroisse est trop divisée, qu'il n'y a pas d'entente parmi les cultivateurs ; que si nous étions tous du même parti, les travaux de routes se feraient avec plus de soins. Un étranger auquel on donne de semblables raisons, a bien droit d'en rire ; car assurément, il ne doit y avoir rien de commun entre la politique et l'entretien de nos chemins publics.

L'état déplorable dans lequel se trouvent la plupart du temps nos chemins, devrait pour un instant nous faire mettre de côté l'esprit de parti. Car, vraiment, c'est à rougir de honte, de voir les chevaux avec de légères charges, s'enfoncer dans la bave jusqu'au ventre : quatre chevaux pourraient à peine traîner ce qu'un seul conduirait sans peine sur une bonne route.

Ces pauvres bêtes font des efforts puissants pour tirer leur charge des profondes ornières et des fondrières qu'elle rencontrent à chaque pas ; elles sont constamment exposées à s'abattre et à se blesser grièvement, ce qui malheureusement arrive souvent. Enfin, quand les chevaux sont parvenus à s'en retirer, ce qui n'a jamais lieu sans qu'ils aient reçu de nombreux coups de fouet ou de bâton, ces malheureux chevaux sont mouillés par la sueur aussi que par l'eau boueuse de ces cloaques, et il faut pourtant que dans ce triste état ils continuent leur route ; si, outre cela, ils n'ont pas laissé sur le chemin une voiture brisée. Quelquefois on est obligé d'arrêter chez le forgeron le plus voisin pour réparer les dégâts faits à la voiture, tandis que le cheval est exposé à la fraîcheur du dehors : dans cet arrêt forcé le cheval est exposé à toutes les intempéries qui peuvent être une cause de maladie grave et souvent mortelle.

L'état de malpropreté de ces chevaux qui ont ainsi patouillé dans la boue nécessiterait, en rentrant à l'écurie, un bon passage pour nettoyer la peau de toutes les saletés qui la recouvrent et en bouchent les pores, puis les couvrir avec une couverture de laine, c'est ce qu'on ne fait pas le plus souvent, et ce qui cependant serait très-essentiel, on comprend sans peine que l'oubli de ces soins peut être la cause de maladies graves.

Si ces mauvais chemins sont très nuisibles à la santé des chevaux qui les parcourent, ils exposent ceux qui les conduisent à de fréquents et graves accidents. Les voitures et les harnais se brisent, ont une durée moins longue, ce qui est une dépense considérable pour le cultivateur. Ainsi une voiture qui pourrait durer dix ans, n'en durera que quatre ou cinq, il en est de même des harnais. Cet état d'humidité dans lequel se trouvent les chemins ramollit la corne des pieds des chevaux, et les fers sont moins solides. Encore un surcroît de dépenses, sans parler des crevasses, des pâturons, etc.

Que les cultivateurs réfléchissent aux pertes et aux dangers que peuvent leur occasionner les mauvais chemins, et ils seront bientôt convaincus que leur bon entretien est une des conditions de la prospérité rurale. Qu'ils consacrent chaque année un certain nombre de journées à la réparation de leurs chemins ; que tous y mettent la main, qu'ils se partagent l'ouvrage, que les uns s'occupent du charroyage des fascines et des pierres nécessaires au macadamisage des chemins, afin de n'avoir pas à recommencer ce travail aussitôt après les premières pluies. En faisant tous ensemble ce genre de travail qui durera des années, les cultivateurs n'auront plus besoin de doubler leurs attelages : les voitures, les harnais et la ferrure auront une plus longue durée ; ils économiseront de l'argent et du temps, choses qui sont très précieuses en agriculture.

Dans le cas où l'on se refuserait à ce genre de travail, à ce moyen de réparer une fois pour toutes les chemins publics, ce qui pourrait se faire d'une manière si économique par le moyen de corvées, le Conseil Municipal de chaque paroisse devrait être autorisé à le faire exécuter aux frais de tous les contribuables qui font usage de la route.

D'un autre côté, les sociétés d'agriculture devraient offrir des primes d'encouragement assez considérables pour les cultivateurs qui améliorent leurs chemins ou parts de route.

FIRMIN H. PROULX.

Quelques conseils aux cultivateurs.

Toujours faire travailler un homme sans le nourrir, ou le nourrissant mal, c'est l'épuiser bientôt. Il en est ainsi de la terre. Le cultivateur qui réussit le mieux, est celui qui engraisse sa terre en proportion de ce qu'il en retire, sans quoi il la verra s'épuiser.

Quand il s'agit d'améliorer une terre, il ne faut jamais dire c'est impossible. Un cultivateur qui veut le bien de sa famille, ne dit jamais c'est possible, il travaille, et le travail surmonte les obstacles ; un plein succès est alors la récompense de sa persévérance et de ses peines.

Il n'est pas rare de voir le nouveau maître d'une ferme y faire fortune, tandis que les premiers propriétaires n'y trouvaient pas leur propre subsistance. C'est que le dernier a réussi à exécuter ce que l'autre regardait comme impossible.

Le cultivateur doit être instruit. S'il a de l'éducation, il tire parti de tout et trouve mille occasions de profiter de l'expérience des autres. L'instruction est une puissance.

Le cultivateur instruit profite, en lisant les journaux d'agriculture, des conseils et des renseignements qui lui sont données par ceux qui lui sont entièrement dévoués et qui ont intérêt à le voir réussir ; par la lecture de ces journaux, il occupe avec avantage ses moments de loisir, par ce moyen, il peut être maître d'école pour ses enfants.

Pour faire une bonne culture, il ne faut pas entreprendre